

horizons

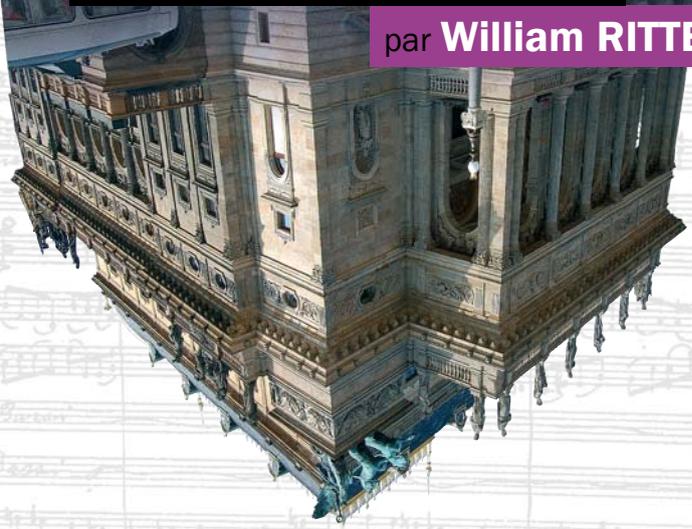
* II Obraz a objevi.



Bedřich

SMETANA

par William RITTER



bleu nuit éditeur

Beor. Sme Lane



la collection *horizons*

*Sortir des sentiers battus, élargir les horizons, découvrir les secrets de toutes musiques, vivre en compagnie de compositeurs, s'imprégner de leur univers humain et artistique, c'est précisément ce qu'offre la collection **horizons** en présentant des monographies de musiciens peu ou mal connus, mais aussi des thématiques jamais abordées.*

Cette collection propose des livres clairs et attractifs écrits par les meilleurs spécialistes, sûrement documentés et illustrés, enrichis d'exemples musicaux et de précieuses annexes.

Ces ouvrages contribueront à la joie comme à l'intérêt de tous : étudiants, professeurs et mélomanes, avides de connaissances et de plaisirs musicaux.

*Remerciements à Tereza Luňáková
pour sa relecture tchèque.*

Directrice de collection : Anne-France BOISSENIN

Publication originelle : 1907, éditions Félix Alcan.

Révision, compléments & graphisme : Jean-Philippe BIOJOUT

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit – photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre – sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISSN : 1769-2571 - Imprimé en U.E. par Cevagraf.

© bleu nuit éditeur 2023

www.bne.fr

William RITTER

**Bedrich
SMETANA**

collection horizons



Plaque commémorative à Litomyšl.
Photo Czech Tourism.

Introduction

Smetana est une sorte de Messie de la musique et de la renaissance nationales tchèques. Le pélican pourrait aussi être son symbole, car sa vie est une perpétuelle immolation de son génie musical à son patriotisme. Ce génie aima mieux végéter à Prague que planer à Vienne ou ailleurs. Smetana pouvait être un des plus grands musiciens universels qui aient jamais existé, il en avait l'étoffe et l'occasion : l'amitié de Liszt lui eût été ce qu'elle fut à Wagner et à Berlioz. A lui comme à l'historien Palacký, l'Allemagne et l'Autriche eussent été reconnaissantes de ne pas se souvenir trop qu'ils étaient de race slave et de ne plus croire au royaume de Saint Václav. Il a préféré mettre en pièces cette riche, cette incomparable étoffe musicale qu'il n'avait qu'à accroître et à tailler en habits de cour, pour en vêtir la nudité artistique de son peuple bien-aimé ; il a cru plus important pour l'avenir de sa patrie d'élever patiemment le niveau intellectuel des siens et de créer une mentalité tchèque susceptible d'accueillir un jour les plus hautains chefs-d'œuvre, au lieu de les œuvrer, lui, dans une solitude orgueilleuse dont sa patrie n'eût tiré aucun profit immédiat. Il s'est réduit avec tout son génie à parler la seule langue à la portée du public de son temps, langue qu'il lui fallut du reste construire comme les Dobrovský et les Šafařík venaient de reconstruire le tchèque même. Il a mieux aimé fonder l'opéra et la symphonie tchèques que de prétendre ambitieusement ajouter des œuvres universelles au patrimoine de l'humanité. Il lui suffisait d'avoir élevé le goût de la nation, d'avoir coopéré à son achèvement vers la possession d'elle-même et des autres, vers la possession de la grande culture.

Il a voulu une musique tchèque avant une satisfaction de ses propres désirs et de ses rêves qui n'eût été de rien en ce moment à la Bohême. C'est ainsi que sa meilleure création certainement fut par contagion Dvořák et Fibich, et est encore aujourd'hui l'école tchèque tout entière. Grâce à lui, il y a un public musical à Prague, qui n'est plus le public allemand et féodal de Mozart et de Weber, et du milieu duquel éclosent sans cesse de nouveaux talents, de nouvelles œuvres, hier la *Suite slovaque* de Novák, plus récemment la symphonie *Asrael* de Suk. Grâce à lui Prague est désormais une ville d'art. Grâce à lui le *Národní divadlo*, le fastueux théâtre, que la nation s'est érigé à elle-même, a un répertoire slave, bien à lui, mais qui, il faut le concéder, ne sera tout à fait chez lui nulle part ailleurs. Et l'on a tout de même les chefs-d'œuvre ! D'autres chefs-d'œuvre, forcément réduits, hélas, mais tels qu'à nuls autres analogues, adaptés au contraire à une fin toute spéciale, qui par un heureux retour des circonstances, une justice immanente, comme une gratitude automatique du sacrifice à la victime, leur a créé une physionomie à part. Ainsi que nous le verrons, et c'est là l'originalité unique de Smetana, cet homme prêt à tout perdre, et qui immolait tout sur l'autel du patriotisme, s'embellissait de son dévouement, et son art se magnifiait de son désintéressement et de l'épreuve. Jusqu'à l'inévitable ingratitude des siens qui y ajoute ! Car avec le seul succès peut-être, un Smetana courait le risque d'être vraiment amoindri, cette fois non plus dans son œuvre, mais dans sa substance.

Il est arrivé au triple résultat vers lequel il tendit de toute sa ténacité tchéco-slovaque, le doux entêtement de la race, par une double conversion : il a ouvert le Parnasse à la mélodie populaire tchèque et il a conduit la musique universelle au peuple tchèque. Avant lui elle avait été le privilège de l'aristocratie et de la bourgeoisie allemandes. Après lui un Dvořák et un Fibich, sans rien abandonner de ses conquêtes nationales, reviennent tout droit à la symphonie classique, lui infusent une sève nouvelle toute

locale, lui donnent une âme tchèque. C'est que la musique tchèque est désormais maîtresse d'elle-même. Elle existe. Elle a voix et autorité pour parler au monde. Elle peut se donner si elle en éprouve le désir, et à qui lui plaît. Des pays plus vastes que la Bohême, mais d'une moins vive sensibilité musicale, reçoivent ses leçons : Dvořák travaillera pour l'Angleterre et l'Amérique sans encourir chez lui de réprobation. Au contraire la Bohême entière en concevra un légitime orgueil. Il y a à Prague surabondance de forces musicales¹.

Il n'en est pas moins vrai que, par suite même des circonstances très singulières au milieu desquelles Smetana travaillait à l'édifice national, il court le risque aujourd'hui d'être mal jugé si ces circonstances sont oubliées ou ignorées à l'étranger. Avoir créé de toutes pièces en Bohême la musique, le théâtre et le public tchèques, par la force conjointe d'un touchant génie et d'un patriotisme

¹ Leos Janacek suivra le même "parcours" que Smetana en refusant tout compromis et ne composera que sur des livrets tchèques. Cf. PATRICE ROYER, *Leos Janacek*, horizons n°3, bleu nuit éditeur, 2004.

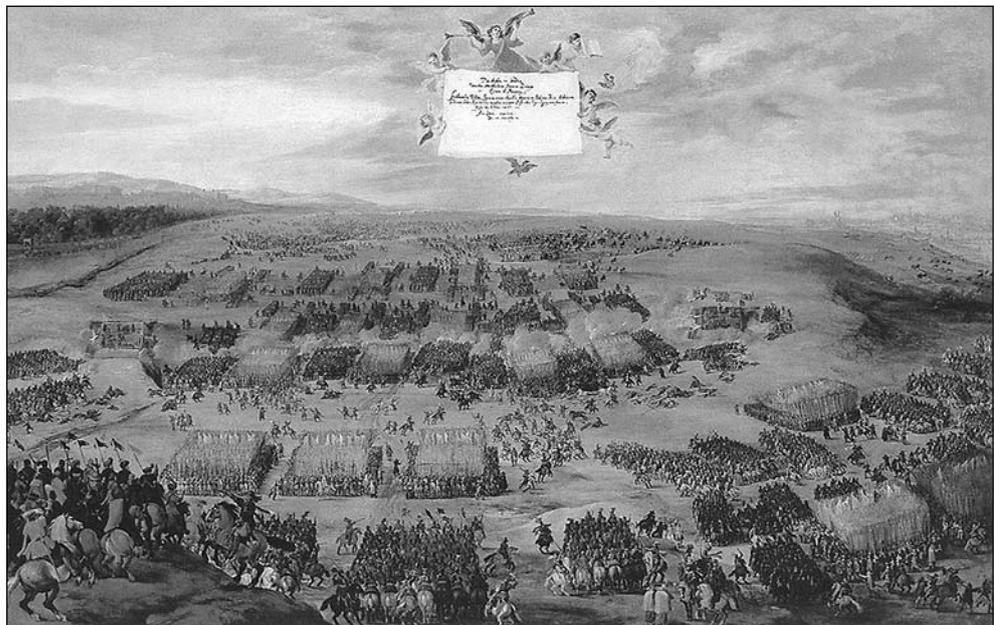


Forêt de Scheureck
à Šumav a
par Josef Váchal,
1950.
Coll. part.

lumineux, ce sont là des mérites immenses, mais qui après tout n'ont cours légal qu'à Prague. De là un déchet pour sa gloire et une déconvenue pour un public qui, son œuvre musical transporté hors des confins de la Šumava (Böhmerwald), s'attendrait à la révélation d'un dieu foudroyant. Certes son génie musical est assez rayonnant, persuasif et réchauffant pour qu'il ne s'agisse même pas de le mettre en question ; mais est-ce le moment, alors que nous sortons à peine de la fournaise wagnérienne, que *Boris Godounov* et *Sniegourotchka* d'une part heurtent à nos portes forcées naguère par *Pelléas et Mélisande* et que, d'autre part, des horizons nouveaux se dévoilent de tous côtés, de rétrograder vers la beauté musicale intrinsèque de huit opéras grands ou petits, plus ou moins heureux de donnée, que Smetana écrivit justement dans l'intention de doter un peuple arriéré par le malheur de ce qui lui manquait, de ce dont précisément nous ne voulons plus pour l'avoir eu trop ? Il n'y a là, avec une qualité de musique toute spéciale, que l'équivalent localisé, localisé il est vrai au point de le rendre méconnaissable, de l'opéra de Weber, de Marschner, de Rossini, de Hérold ; tout au plus dans *Dalibor* et *Libuše*, celui de *Fidelio* et des premières œuvres de Wagner. Est-ce le moment, alors que la gloire de Bruckner monte au zénith, que Mahler renouvelle la symphonie en la respectant, et démontre le perpétuel devenir de cette forme unique et impérissable, de nous arrêter longuement à une tentative qui, "répudiant la symphonie comme quelque chose d'allemand", entendait donner à la Bohême l'équivalent, inspiré par son histoire, sa légende et ses sites des poèmes symphoniques de Liszt et des symphonies à programme de Berlioz ? Non évidemment, s'il n'y avait pas au-dessus de ces considérations la raison autrement péremptoire du génie qui ne se laisse amoindrir par aucune discipline et que les entraves exaltent, du génie qui rayonnerait même dans une cave. Or il est faux après tout de dire que les circonstances où vécut Smetana furent indignes de lui : le seul malheur est que, à propos de lui, il les faille expliquer. Du reste, le foie

dont ce pélican du génie nourrit la nation tchèque pendant le demi-siècle de son aurore était de la substance de Prométhée : ce qu'il perdait d'une façon il le regagnait immédiatement de l'autre.

Il n'y a donc pas à s'inquiéter outre mesure de ce que Smetana aurait pu devenir dans un autre milieu. C'est déjà amplement suffisant pour notre admiration qu'il soit ce qu'il est et pour notre amour qu'il l'ait été dans des circonstances invraisemblables. Si nous essayons à grands traits le tableau de ce milieu, ce n'est donc point pour excuser un grand artiste et un grand poète de n'être pas davantage, mais pour mettre dans son vrai jour sa douloureuse et méditative figure de "second grand sourd" de la musique. Surdité double et pas rien que matérielle : surdité morale encore plus et précédant l'autre, qui l'empêche dès le principe de prêter l'oreille aux appels des sirènes, filles du Rhin ou filles du Danube, et qui le mure sa vie durant dans une seule pensée, sa patrie, cette patrie dont la résurrection est l'une des plus surprenantes aventures de l'histoire, à vrai dire presque un miracle !



La bataille de la Montagne-Blanche
par Peeter Snayers, 1620.
Musée bavarois des armées.

Chapitre I

La musique tchèque avant Smetana

En tant que « tchèque », cette musique a-t-elle vraiment existé ? Alors pourquoi ne pas intituler ce chapitre : la musique en « Bohême ». C'est que cette musique ne se produit même pas dans le pays. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, dès qu'un musicien de nationalité tchèque se sent quelque génie, il passe à l'étranger, se fait Allemand, Italien ou Français. Malgré le beau livre de Jaromír Borecký, la question a été encore trop peu étudiée pour qu'il soit possible de discerner à coup sûr dans l'œuvre de Zelenka à Dresde, de Mysliveček en Italie, de Dussek à Paris, ce qu'ils peuvent devoir à leur patrie en dehors des influences et du goût régnant à leur époque. Y a-t-il dans leur œuvre un élément, si petit soit-il, qui appartienne en propre à leur race en dehors de leur individualité et de leur éducation musicales ? Je le crois. Mais on ne peut encore que poser la question.

Or, il faut expliquer les circonstances. Depuis la bataille de la Montagne blanche (1620), c'est à peine s'il existait encore une Bohême. La contre-réformation avait confondu la nationalité avec l'hérésie ; l'Autriche affectait de confondre la langue avec la rébellion ; on ne tolérerait le tchèque que dans la bouche des ruraux incultes ou des mendiants, et le ton de la plainte est devenu l'accent même de la langue de Jan Hus et de Žižka. Au moment même où naît la musique moderne, où le chant solo s'achemine à la forme dramatique et où la musique instrumentale conquiert son indépendance, la Bohême est en apparence une province allemande. Si la campagne parle tchèque, qui s'occupe de la campagne ? De tels orages ont

fondu sur cette malheureuse contrée, que la population en est aussi décimée qu'exténuée. La guerre de Trente ans n'a plus laissé qu'une vingtaine de familles d'aventuriers opulents, princes ou comtes, sur les ruines d'un royaume. Partout la dévastation. Le transfert à Vienne, par les Habsbourg, du siège de l'Empire laisse le royaume décapité. Prague de jour en jour déchoit ; la cour somptueuse n'est plus là pour avoir besoin de musiciens ; la noblesse, avec ses chapelles particulières, la suit à Vienne. Vienne, Dresde et Munich, du jour au lendemain, surpassent Prague en éclat. Les palais de la Malá Strana demeurent inachevés ou inhabités.

Naturellement le peuple ruiné, presque anéanti, ne perd jamais son amour pour la musique, qui est une des qualités nationales : une servante tchèque à Vienne dansera un pas que ses maîtres trouveront original et la polka devient une danse noble. Sous le chaume on chante les airs d'autrefois, puisque même les vieux chants des guerres religieuses subsisteront dans toutes les mémoires assez pour que Liszt transcrive un hymne hussite et que Smetana construise ses poèmes de *Tábor* et de *Blaník* sur une sonnerie également hussite. Dans les villes, une population qui parle un allemand plein de particularités et d'un vilain accent, mais qui se dit tout de même bohème (pas tchèque !), s'éprend de la musique italienne au fur et à mesure qu'elle franchit les monts et, comme les architectes et badigeonneurs italiens, arrive de Vienne, de Salzbourg et de Munich. Elle formera bientôt le public si cher à Mozart qui leur apporte *Don Juan*¹.

En attendant, tout ce qui a âme musicale et la veut développer, et qui doit vivre de sa musique passe les frontières. *Nemo propheta in patria*, hier comme aujourd'hui et nulle part moins qu'en Bohème où le caractère ombrageux d'une population aigrie parle malheur se défie de tout, encore plus de ceux qui l'aiment que de ses ennemis. A la cour de Dresde, sous les électeurs de Saxe et rois de Pologne, Auguste II et III, Jean Dysmas Zelenka², né à Lounovice, est placé par l'admiration des contemporains

¹ Créé le 29 octobre 1787. Cf. YVES JAFFRES, *Wolfgang Amadeus Mozart*, horizons n°37, bleu nuit éditeur, 2014, p.125.

² Cf. STEFAN PERREAU, *Jan Disma Zelenka*, horizons n°09, bleu nuit éditeur, 2007.

immédiatement à côté de Bach et de Haendel. On rencontre encore chez lui de la musique sur des paroles tchèques. Tous ses manuscrits sont conservés à Dresde. Prague de temps en temps exhume une œuvre de lui : telle cette charmante suite en *fa* majeur dont l'ouverture composée d'un *largo* et d'un *allegro* est suivie d'un air, d'un menuet et d'une *folie*.

Plus on s'éloigne dans le temps de la date de la Montagne blanche, plus tout souvenir de la langue et du passé tchèques s'obscurcit. François Benda (1709–1786), habile violoniste et professeur à la cour de Frédéric II, avoue-t-il même sa langue maternelle ? Cette famille des Benda, comme celle des Bach, remplit l'Allemagne de professionnels de la musique. Le plus connu est Georges, cousin du précédent et Kapellmeister à la cour de Gotha. Il passe pour le premier compositeur d'opéras allemands de son temps. Ses mélodrames lui valent le suffrage de Mozart et l'honneur d'être appelé par le Maître « son favori parmi les kapellmeister luthériens ». Leurs fils respectifs Frédéric-Wilhelm-Henri, né de François, et Frédéric-Louis, né de Georges, continuent les traditions de la famille. Rien qu'à entendre leurs noms de baptême, on sent quels parrainages les pères avaient ambitionnés. Avec ces beaux prénoms auliques on n'est pas plus éloigné de la pauvre et triste race tchèque, à la face de souffrance blême et terreuse. Ceux qui la renient et se font Allemands, veulent comme de juste, le paraître plus que le roi de Prusse. Tandis qu'aujourd'hui les éditeurs allemands consacrent de beaux livres à Smetana...

Mais Dresde, Gotha, Berlin valaient à peine Mannheim, dont l'Électeur avait au commencement du XVIII^e siècle l'orchestre le plus célèbre : « armée de généraux capables de concevoir un plan de bataille et de l'exécuter », disait Burney. Or cette « armée de généraux » avait à sa tête Jan Karel Stamitz (1719–1761), né à Nîmecky Brod, et qui assumait les fonctions et titres de maître de concert, directeur de la musique instrumentale de chambre, directeur de la symphonie et violoniste du

prince électeur.

En Italie, Josef Mysliveček (1737–1781) était aussi célèbre, sous le nom de « Venatori », qu'en France Jan Ladislav Dusík, de Čáslav (1761–1812), l'auteur, sous le nom de Louis Dussek, des *Adieux à Clémentine* et du *Retour à Paris*, l'orgueil de cette légion de compositeurs et de virtuoses dont la vie est à cheval sur les deux derniers siècles et que la gloire de Mozart et de Beethoven à éclipsés.

Donc ils vivaient à l'étranger. En Bohême il n'en restait pas moins une quantité de musiciens, tous de second ordre, mais presque tous excellents pédagogues. Et au commencement du XIX^e siècle la Bohême est une pépinière de virtuoses et de professeurs. Ils pratiquent une musique qui tend à prendre la forme pour une idée, une musique dépourvue du sentiment de la nature et dont les racines ne plongent dans aucune culture générale, encore moins dans les traditions populaires. Musique prétendue aride et stérile, de logiciens qui raisonnent à vide pour le plaisir non de démontrer, mais de raisonner ; mais musique point du tout aussi ennuyeuse qu'on l'a voulu dire, une fois qu'on s'est donné la peine de s'y intéresser. Hors de Bohême le type en est fourni par Hummel et Czerny ; à Prague il l'est par Jan Václav Tomášek, de Skute (1774–1850) et Josef Proksch (1794–1870). N'en disons pas de mal ; nous leur devons des élèves qui révolutionneront leur art. Tomášek n'est certes comparable à aucun des Benda, ni même à Dusík, mais il tint sous sa férule B. Kittl, Al. Dreyschok, J. Schulboff. Kuhc, Voříšek. C'est le temps du reste où se fonde le Conservatoire de Prague dont Diviš Weber (1771–1842) fut le premier directeur. A lui revient l'honneur d'avoir formé Ignace Aloscheles, mort à Leipzig. Quant à Proksch, c'est le maître de Smetana, de Fr. Bendl, auquel on devra de magnifiques œuvres chorales tchèques, de Hanus Seeling, d'Augusta Kolar. Puis nous nous approchons d'une musique plus aérée, plus humaine, plus passionnée, selon les goûts, les aspirations et les faiblesses de l'humanité



d'aujourd'hui. Le violoniste Jan Václav Kalivoda (1800–1866) produit des symphonies qui offrent le type de la musique orchestrale immédiatement après Beethoven. Celles de Kittl sont plus romantiques ; quelques-unes de Tomášek lui survivent. Václav Jindřich Veit (1806–1864) est un bon pianiste dont on a de la musique de chambre non sans valeur. Ce sont les seuls noms qui émergent de ce petit milieu local et fermé à côté duquel les événements de la grande musique universelle se produisaient sans qu'il se fût trouvé personne capable d'y jouer un rôle... Le réveil national seul pouvait entraîner un musicien à se mettre en évidence avec quelque relief, s'il se sentait l'énergie nécessaire pour devenir représentatif de ce réveil national. Pour ne pas se rendre ridicule et ridiculiser la nation avec lui, il fallait à ce musicien plus que de la science et du talent, plus que du patriotisme : il lui fallait du génie. Smetana est le nom qui fixe la minute précise où l'un des peuples les plus musiciens du monde prend conscience de son existence nationale et l'exprime en musique. Avant Smetana il y a des musiciens bohèmes, il n'y en a point de tchèques. Avant Smetana il y a une province bohème, comme il y a une province autrichien-

**Vue de Prague
avec le Pont
Charles et
la Moldau**
par Adam August
Müller, 1834.
Photo DR.